

par la grève déserte, sombre et silencieuse, bordée de hautes dunes semblables à d'énormes fantômes. Maritza, la tête sur l'épaule de son frère, dormait lourdement. Guillaume ne parlait plus, absorbé par la pensée des angoisses de leur mère. Quant à Tiomane, tout en guidant sa bête d'une main sûre, elle frissonnait à l'idée de ce qui allait suivre. Ne serait-elle pas accusée d'imprudence, de maladresse, grondée, punie pour cet accident qu'elle n'avait su empêcher ?

Ils arrivèrent sur la plage. Au bruit des sonnailles de la carriole, plusieurs ombres accoururent.

— C'est nous ! c'est bien nous !... : cria Guillaume de sa voix de stentor.

Toute tremblante, Tiomane arrêta au bas de l'escalier du chalet. Le grand Kisos saisit Maritza dans ses bras. De force, Guillaume entraîna l'ânière.

Effarouchée, confuse, stupéfiée, la paysanne se trouva au milieu d'un beau salon, aveuglée par les lumières. Dans un éblouissement, elle aperçut une jolie dame, tout en larmes, que Guillaume et Maritza couvraient de baisers. Des gens se précipitaient vers le frère et la sœur, les accablant de questions : Que s'était-il passé ? Que signifiait ce costume de Maritza ? D'où arrivaient-ils ? Depuis deux heures on les cherchait partout : sur la plage, dans les rues, chez les amis. La voix de Guillaume racontait l'accident. Tiomane comprenait qu'il exaltait son courage. Et elle se sentit attirée sur les genoux de la jolie dame, qui l'embrassait, elle aussi, en pleurant et en riant. Toute rouge, de plus en plus effarée, elle demeura comme paralysée, malgré son envie folle de s'enfuir.

Elle ne sut jamais comment elle se retrouva dans sa voiture, assise sur sa planchette, et regagnant le village. Elle se ressouvint pourtant que Guillaume l'avait reprise par une main, en lui mettant dans l'autre plusieurs pièces d'or. Une véritable escorte l'avait ensuite accompagnée jusqu'à sa carriole.

IV

Le lendemain, comme si rien d'extraordinaire ne se fut passé, Tiomane et la *Grise*, l'après-midi venue, occupaient leur poste à la plage. Ce n'était point seulement sur le monde civilisé des baigneurs que la gentille ânière faisait impression. Ses incultes camarades lui reconnaissaient une supériorité, et ils en subissaient le prestige, sans jalousie, sans rancune, la saluant toujours au passage d'une franche bienvenue. — Ne participant jamais à leurs jeux grossiers, elle tricotait, ce jour-là, suivant son habitude, assise dans sa carriole, paisible, mais non toutefois sans tourner souvent les yeux vers la terrasse du beau chalet où logeaient ses petits amis de la veille. Soudain, elle reconnut la voix de Guillaume.

— Eh ! l'ânière, comment ça va ?

Prestement il dégringola l'escalier et bondit jusqu'à la carriole. Elle eut beau se défendre, cette fois encore ; il l'emmena au chalet, où tout le monde la réclamait.

La première personne qu'elle distingua fut la jolie Maritza qui avait remis un de ses élégants costumes tout blancs. Comme la veille, ses beaux cheveux mélangés d'or tombaient bouclés sur ses épaules, attachés par un